

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

SAINT JOSEPH

Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges et des hommes et à tout ce qu'elle essuya de tribulations durant le bas âge du divin enfant Jésus, sans remercier Saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre.

Je choisis le glorieux saint Joseph pour mon patron, et je me recommandai à lui en toutes choses ; je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui l'ait invoqué sans faire des progrès véritables dans la vertu ; son crédit auprès de Dieu est d'une efficacité merveilleuse pour tous ceux qui s'adressent à lui avec confiance. D'après l'expérience que j'ai des faveurs signalées qu'il obtient de Dieu, je voudrais pouvoir persuader à tout le monde de s'attacher à ce glorieux Saint. Si quelqu'un a de la peine à me croire, je le supplie de vouloir bien en faire l'essai pour l'amour de Dieu, il verra par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche et de se ranger au nombre de ses serviteurs.

SAINTÉ THÉRÈSE.

LES CHEVEUX BLANCS

*
* *

Un paysan des environs du Mas-d'Azil, dans le pays de Foix, propriétaire de bons prés, et de belles vignes, avait trois fils qui l'aidaient vaillamment à travailler son bien ; mais, ces fils, économes et vigilants, étaient un peu trop âpres au gain, et montraient des dispositions à cette rigidité de calcul qui s'approche de l'avarice. Or l'excessive économie ne fut jamais éloignée de l'endurcissement du cœur ; et le père désirait leur éviter un défaut qui peut rendre les gens riches, mais qui ne saurait en faire des heureux.

Maître Delpech, ainsi se nommait le propriétaire, avait aussi un domestique septuagénaire qu'il laissait tranquillement dormir ou se reposer des heures entières, sous le grand chêne de l'enclos, en récompense de 50 ans d'actifs et de loyaux services... Les enfants qui avaient parfaitement appris à l'école ce que c'est que la dépense et ce que c'est que le produit, voyant que le vieux Bastien avait définitivement quitté la seconde colonne, pour rester constamment dans la première, auraient voulu le renvoyer, afin de mettre à sa place un valet de labour plus vigoureux : le père Delpech s'y opposa en leur disant :

— Vous reprochez à Bastien de ne plus se rendre utile ; mais alors, enfants, quelle erreur ! c'est à lui que nous devons le revenu le plus net de notre propriété.

Les enfants se mettent à sourire, en manière de protestation, et demandent quel est le travail que peut faire un vieillard de cet âge.

— Ce qu'il fait ? dit le père : sa tête répand sur nos champs une semence bénie, et que je vous ferai plus tard connaître... En attendant, n'ayez pour lui que respect, charité, et estimez-vous heureux de le garder sous votre toit... Chaque cheveu blanc de ce front vénérable est un trésor dont vous apprécierez un jour la valeur.

Les enfants obéirent, bien qu'ils ne parussent nullement convaincus du raisonnement de leur père...

Le vieux Bastien étant mort, peu d'années après, ils eurent bientôt réglé le compte des larmes, et se virent enfin au moment de le remplacer par un jeune et robuste ouvrier.

Hélas ! leur mécontentement fut égal à leur surprise, lorsqu'ils virent leur père ramener un jour du marché de Mirepoix une servante vieille, boîteuse, et toute aussi impropre au travail que le vieux Bastien qui venait de leur faire ses derniers adieux.

Les fils alors de murmurer de plus belle contre l'imprévoyance inexcusable de leur père, qui remplissait la maison de serviteurs impotants, auxquels on était obligé de payer des gages, et qui ne pouvaient gagner le quart de leur entretien.

Delpech les laissa grommeler tout à l'aise, et se contenta de répéter ce qu'il avait dit à l'occasion du vieux Bastien :

— J'ai pris la Simonette à sa place, afin qu'elle répande sur nos champs les bienfaits dont je vous ai déjà parlé, et un jour je vous les ferai mieux connaître. En attendant, si vous avez quelque confiance en votre père, respectez-la, aimez-la, et estimez-vous heureux de la posséder sous votre toit.

Les morts vont vite, dit le poète allemand : ajoutons que les vieillards vont comme les morts... Simonette mourut comme était mort le septuagénaire, et les enfants se demandèrent quel vieux serviteur éclopé sur lequel le père Delpech allait faire retomber sa patriarcale admiration pour les têtes blanches.

Ses enfants étaient dans l'erreur, et leur surprise fut extrême, lorsqu'ils le virent revenir de la foire de Pamiers, suivi d'un garçon vigoureux et découplé, auquel il ordonna de prendre ses bœufs et d'aller labourer un champ de trèfle.

— Serait ce là le valet que vous chargez de remplacer Simonette et Bastien, lui demandèrent-ils ?

— Justement, mes bons amis, et j'ajouterai que, désormais, je n'aurai pour serviteurs que de jeunes et vaillants garçons de cette espèce...

Ses fils enchantés de ce brusque changement, se persuadèrent que leurs observations avaient porté fruit ; leur père com-

prenait enfin les inconvénients d'avoir à son service des vieillards inutiles qui mangeaient son pain, buvaient son vin, sans donner au travail l'équivalent de leurs dépenses.

Delpèch ne les laissa pas jouir longtemps de leur triomphe.

Mes enfants, leur dit-il. Si j'ai retenu successivement près de moi un valet de 75 ans, une servante de 72, c'est qu'il fut toujours de principe dans ma famille que la présence d'une tête blanche portait bonheur à la maison qui la possédait.

Puisque telle est la conviction que vous a donné l'expérience, répondit le fils aîné, avec un sourire légèrement incrédule, pourquoi renoncer tout à coup à vos principes, et abandonner les vieux domestiques pour en louer de jeunes et de vigoureux ?

— J'ai soixante ans, mes amis : mes cheveux gris autrefois sont devenus blancs comme la neige... Or chaque cheveu d'une tête blanche est un trésor dont il est temps que je vous fasse connaître la valeur. Si j'ai renoncé à me procurer des valets de 75 ans, c'est que les cheveux de mon front sont assez argentés aujourd'hui pour que je puisse renoncer à une chevelure étrangère... C'est votre père, mes enfants, qui sera désormais l'être vieux, l'être incapable de travail, et par conséquent onéreux, qui sera chargé de répandre sur cette maison l'heureuse protection de la vieillesse... Ne vous souvient-il pas d'avoir vu Simonette et Bastien, assis le soir, au clair de la lune, sous le grand chêne de l'enclos ; ils restaient là des heures entières, un chapelet à la main, priant et regardant le ciel... Si, à votre âge on prenait garde à ces touchants mystères, vous auriez vu, à tout instant, le vent détacher des cheveux blancs de leur tête, et les répandre dans les prairies, dans les vignes, dans les champs éloignés. Ces feuilles de l'arbre humain qui se dessèche, formaient cette précieuse semence, dont je vous parlais, mes fils, et qui, sous le souffle de Dieu, porte la fertilisation et la prospérité dans les champs qui la reçoivent... " La magnifique pièce de blé, la belle récolte de foin !... disait souvent mon père, en parcourant avec moi les sentiers du voisinage ; on voit bien que le bon Dieu a fait tomber par ici quelques cheveux blancs...

“ Quel chêne magnifique ! quel taillis touffus et prospère ! ajoutait-il un autre jour.... encore une semence de cheveux blancs que le vent a portée de ce côté...” Ce n'est plus Simonette ou Bastien qui viendront s'asseoir sous le grand arbre de l'enclos ; c'est votre père qui occupera leur place, et livra sa chevelure blanche aux larcins de la brise du soir... Aussi, dorénavant, tant que je vivrai, plus de tête blanche mercenaire chez nous ; la mienne suffira à cette semence de cheveux qui doit fertiliser la terre que vous travaillez ; mais dès que je serai mort, hâtez-vous de recueillir quelque vieillard, afin que cette maison ne soit pas dépourvue d'un invalide du travail, chargé de prier sur les récoltes, comme les religieux des monastères avaient mission, autrefois, de prier sur la tombe des rois pour le salut des royaumes et la bénédiction des dynasties.

Les enfants de Delpech n'avaient plus la force de hocher la tête ou de sourire ; ils écoutaient avec recueillement et remords ; ils regrettaient d'avoir un instant méconnu la sagesse et la charité de leur père ; ils restaient silencieux, et contemplaient avec vénération sa tête argentée, que le soleil couchant éclairait d'une auréole semblable à celle que l'art du moyen âge dessinait sur le front des saints.

—Ce n'est pas la bénédiction du ciel seulement, que le vieillard attire sur le domaine qui le nourrit, poursuit Delpech ; c'est encore la bienveillance et la faveur des hommes : laissez-moi vous dire une histoire que mon père aimait à raconter.

Un pauvre homme, après avoir longtemps couru le monde se trouvait sans ressource et sans asile ; il se présente chez un de mes oncles de Tarascon, demandant à être logé dans un coin de l'étable, et à vivre des croutons de pain qui resteraient après le repas : il promettait en retour de garder les prairies, et de balayer les étables..... Il y eut conseil de famille ; certains membres refusaient de recevoir un infirme qui serait une charge très lourde pour la maison ; mais mon oncle fut d'un avis contraire ; il invoqua les devoirs de la charité chrétienne, et le vieillard fut retenu pour le reste de ses jours, non pas dans un

coin de l'étable, mais, dans la chambre des domestiques, et à la cuisine de tous.

L'homme qui a passé sa vie dans la dissipation et le désordre, ne peut guère avoir dans sa vieillesse que la peur de la misère et le remords de ce qu'il a commis : l'homme probe, au contraire, a le droit de conserver toujours une consolation, une espérance. La jeunesse est l'époque des semailles de la vie ; on récolte plus tard le produit du grain que l'on a jeté sur le champ de la société... A-t-on semé le vol, on récolte la prison.

A-t-on semé le vice, on récolte les infirmités précoces et hideuses, la haine et le dégoût de tout le monde. A-t-on semé la probité, le dévouement, on récolte plus tard, très-tard quelquefois, mais enfin on récolte la bonté, le respect et l'assistance... Le vieillard trouvait déjà chez nous l'assistance et le respect sans que nous attendions de lui le plus léger dédommagement... Mais voilà qu'un jour, à notre grande surprise, il reçoit une lettre qui contenait ces mots :

“ Mon vieux Bertrand Lacomme, après bien des recherches je suis enfin parvenu à te découvrir. Tu sais que le Petit Caporal est mort, mort sur un rocher, à deux mille lieues de ses braves qui le pleurent. Sa résolution, s'il fut resté en France, était de régler la solde de tous ces anciens soldats, il devait leur donner 10 sols de pension par combat, 20 par batailles rangées, 80 par ville prise d'assaut, et 1 fr. par capitale. Les blessures ne se comptaient pas : tant pis pour ceux qui n'avaient pas eu la chance d'en faire provision... il est mort sans pouvoir acquitter la dette des champs de bataille, envers la grande armée... Moi, ton vieux colonel, je veux tâcher de ne pas mourir sans avoir soldé la part qui revenait à mon régiment... Sur trois mille que vous fîtes, vous êtes encore trois cent vingt. Je m'empresse de liquider la pension de chacun. Ton compte de combats, batailles livrées, villes et capitales prises, s'élève d'après le tarif ci-dessus, à 344 francs. Je t'envoie une rente sur l'état de cette somme.

“ Adieu, mon vieux Bertrand Lacomme ! puisses-tu la toucher longtemps... Je ne t'engagerai pas à songer quelquefois

au petit Caporal, et à ton colonel ; la recommandation serait inutile...mais à prier quelquefois pour eux, en compensation des jours assez nombreux où ils oublièrent de le faire.

(Le vieux colonel de la 77e demibrigade.)

(LEDUR.)

Voilà mes amis la lettre inattendue que reçut Bertrand Lacomme. Le paiement de la pension de 344 livres suivit de près, et celui que mon oncle avait recueilli pauvre, fut déclaré en mesure de payer largement sa dépense, et put même, à sa mort, récompenser largement mon oncle des soins qu'il lui avait prodigués.

Ce n'est pas tout, mes amis : dès que le colonel Ledur eut découvert le domicile de Bertrand Lacomme, voilà que le vieux de la vieille reçut une lettre de maire de Lyon qui contenait un mandat de 100 fr; il se trouvait qu'après le licenciement de l'armée, Bertrand se promenant sur le quai du Rhône, avait vu tomber un homme à l'eau, il s'était jeté dans le fleuve, il avait ramené l'inconnu sur la rive... Cet individu était un riche négociant de Lyon. Bertrand Lacomme sentit une bourse lui tomber dans les mains, il la reçut à titre de simple *pour-boire*, ne pensant pas le moins du monde que ce prix de sauvetage fut destiné à se renouveler tous les ans, il avait donc oublié le négociant ; le négociant avait perdu l'adresse du soldat, ce n'était qu'après la découverte faite par le colonel Ledur que le Lyonnais avait pu transformer le premier *pour-boire* en pension annuelle. Le maire de Lyon lui en adressait la première échéance.

—Voilà certainement une histoire fort édifiante, mon père, répondit l'aîné des enfans ; mais avouez que votre Bertrand Lacomme jouissait d'une chance assez exceptionnelle ; il ne suffit pas d'être vieux assurément, pour voir tomber du ciel des pensions de retraite, et des récompenses de sauvetage.

—Non, mes enfans ; mais si tous les colonels ne savent pas reconnaître les bons soldats, ou s'ils ne sont pas en mesure de les récompenser, il est un chef de file qui nous regarde tous, qui n'oublie personne, et qui paie régulièrement, intégralement

dans le ciel, les arrérages et les intérêts de nos bonnes actions. Or la liquidation de retraite qui doit s'opérer là-haut, vaut bien la peine qu'on songe à faire ici-bas ses 40 ou 50 ans de services d'une manière régulière : et un des services qui plaît le plus au payeur général qui règle ces sortes de pensions, c'est la protection et la générosité qu'on exerce envers les vieillards et les malheureux... Promettez-moi donc de me remplacer, dès que je serai mort, par quelque vieux serviteur invalide, afin que sa tête blanche vienne briller sous le grand chêne, et que la brise répande dans vos champs la blanche dépouille tombée de son front.

Ainsi parla le père Delpech ; les enfants comprirent enfin à quoi servaient les vieillards ici-bas ; ils virent aussi que leur éducation n'était pas complète à l'endroit de *la tenue des livres*, ils ajoutèrent à leur registre de la dépense et du produit des champs sur la terre, la colonne du produit des bonnes actions dans le ciel.

CÉNAC-MONCAUT.

DÉLASSEMENTS DU CAREME

(Pour *La Famille*)

1. Quelle est la chose qui jour et nuit reste dans son lit ?
2. Quelle différence y a-t-il entre une pomme cuite et un menteur ?
3. Qu'est-ce qui fait le plus de tort aux marchands de tabac ?
4. Quest-ce qui se laisse brûler pour garder un secret ?
5. Quel sont les artistes de Paris qui ont le plus de goût pour la navigation ?
6. Que pensez vous d'un homme qui se jette dans un puits ?
7. Quelle est la lettre la plus lumineuse de l'alphabet ?
8. Quel est l'homme le plus expéditif ?
9. Quelle lettre les enfants aiment-ils la mieux ?
10. Composer une enseigne de tailleur avec quatre chiffres.

N. B. Prière aux devineurs d'envoyer les réponses à l'adresse ci-dessous. Comme prime, le correspondant *désigné par le sort*, recevra un magnifique chromo de 10 x 15.

RAOUL SAMÉE

P. O. B. 62. Lévis. P. Q.

EN EUROPE : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE SEPTIÈME

DE PARIS A LYON (suite)

A Tonnerre repose dans son tombeau le célèbre Louvois, qui domina la France et Louis XIV. Quand il mourut, le roi dit : " nous sommes bien débarrassés ". Il se trompait ; alors commença pour lui l'embarras des défaites et des déficits.

Chablis est dans les environs, j'achète une demi-bouteille de Chablis, et je la bois à votre santé, en mangeant pour mon dîner un croûton trempé de ce bon vin, faisant festin seul ; car mon unique compagnon est descendu à Tonnerre.

Les compartiments sont tempérés par deux chaufferettes en zinc, remplies d'eau chaude, occupant la largeur du char, sur lesquelles on se met les pieds. Ces chaufferettes sont changées de distance en distance. A Tonnerre, on les renouvelait pour la deuxième fois depuis Paris. Elles suffisent pour entretenir une chaleur tout-à-fait convenable ; heureusement qu'elles n'ont pas à combattre notre hiver canadien. Si nos chars n'avaient que ce genre de réchaud, nous gèlerions à glace de St-Lin à Montréal.

L'Armençon, lui, le cède à l'Achigan, qui au moins à des rives hautes, taillées à pic où en croupes d'haridelles ; il..... (nous venons de passer, pendant deux minutes, dans un tunnel où il fait noir comme chez le loup) promène son filet d'eau entre des..... (autre tunnel qui ne finit plus, et au milieu duquel nous arrêtons presque) rives basses comme celles de la Rivière au-Chien à Ste-Thérèse.

Tunly, Lezimes, Ancy la France, Nuits-sous-Ravières, Aisy, et Mintbard, petite ville située au fond d'un vallon, dans un site pittoresque, qui a donné le jour à un écrivain correct et pompeux, que notre professeur de Belles Lettres nous fit beaucoup étudier, Buffon.

Les Laumes. Dans le lointain on aperçoit le *Mont Alise*—

Ste-Reine. C'est là que se trouvait *Alesia*, où César, 52 ans avant Jésus-Christ, vainquit définitivement Vercingétorix, le héros des Gaules. Dans le voisinage se trouve aussi le château de Bussy-Rabutin, le cousin de madame Sévigné, qui disait un jour de Dieudonné Louis XIV : "Ce grand roi, on dit que c'est Dieu qui nous l'a donné ; ah ! s'il voulait le reprendre". Pour ce bon bon mot, Louis XIV le fit mettre à la Bastille. Il méritait plutôt une image.

Le fond de la vallée était composée d'une terre grasse et riche, en anglais loam, en français, marne ; voilà, je crois, d'où vient le nom de l'endroit.

Darcey, Verrey. Notre train va petit train ; il force, il monte nous sommes à une hauteur des terres, passant du bassin de la Seine dans celui du Rhône. Les sources de la Seine sont à quelques milles d'ici seulement.

Blaisy-Bas, on entre dans un tunnel, qui ne finit plus, deux milles de long. Puis nous descendons bon train, sur un pan incliné, vers Dijon.

Le pays est tourmenté, le paysage est sévère ; vallons étroits et profonds, gorges sombres, sommets brusques, chaussées hautes, viaducs nombreux, tunnels à n'en plus finir, villages perchés sur des hauteurs, côtes rocheuses aux flancs rougeâtres, nos Laurentides ne sont pas plus accidentées ; et je me figure un voyage en char de St-Jérôme à la Chute-aux-Iroquois, quand Mgr Labelle aura fini son chemin de fer.

Melun, Veluis, Plombières et nous voilà à Dijon, ancienne capitale de la Bourgogne, et aujourd'hui, chef-lieu du département de la Côte-d'Or.

Au pied des collines appelées Côte-d'Or, dominé par un mont superbe du nom d'Affrique, au confluent de l'Ouche, de la Sazon et du canal de Bourgogne, s'élève le *Divis* des romains, *Divus Jovis*, divin Jupiter, maintenant Dijon.

De 1179 à 1477, l'ont habité les ducs de Bourgogne, qui n'en cédaient pas en pouvoir au roi de France lui-même. Elle fut la patrie de Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, du grand Bossuet, du stratégiste Vauban et du poë-

te Crébillon. Dans le voisinage naquit le plus grand homme de son siècle, Saint Bernard.

La ville renferme plusieurs églises et un beau musée. Je puis parler de la cathédrale de *St.-Bénigne* pour l'avoir vue.

“Onze minutes d'arrêt, crie le conducteur, et buffet.” Comme j'avais fait buffet à plusieurs reprises avec mon pain, ma palette de chocolat et ma bouteille de vin, et zomme je voyais sur ma carte que la cathédrale était dans le voisinage de la gare, j'y cours.

Le portail n'est pas extraordinaire avec ses deux tours terminées par un capuchon de moulin à vent. Le côtés sont solidifiés de contreforts qui leur permettront encore de durer des siècles. A l'intérieur, d'énormes colonnes en pierre soutiennent trois voûtes aussi en pierre. Je ne pus voir le chœur, il est fermé par une cloison en planche ; on y est à faire des réparations. Autour de la nef sont rangés quelques tombeaux d'hommes célèbres, entre lesquels j'ai remarqué un marbre indiquant l'endroit où se trouvent les restes de Philippe le Hardi, et de Anne de Bourgogne, fille de Jean sans Peur.

Il est deux heures et demi, j'entends le conducteur qui crie ; “MM. les voyageurs, en voiture, s'il vous plaît, en voiture” Poup ! Poup ! nous partons.

Sortis des montagnes, nous filons dans une vaste plaine comme celle de St-Lin, longeant sur notre droite les collines, qui portent le nom de Côte-d'Or, parce que le flanc en est tout couvert de vignobles, qui sont une mine plus riche que celles de Californie : Nous traversons le pays du vin : *Gevrey, Vougeot, Nuits, Beaune*, ville de 1200 habitants, dont le principal commerce est la liqueur de Bacchus.

Deux voyageurs à Dijon sont venus se constituer mes compagnons : “ je ne leur parlerai pas,” me dis-je ; j'ai tenu ma promesse avec un, au moins, qui vient de descendre à Beaune.

Meurrault, Chagny, nous quittons la Côte-d'Or, qui s'éloigne sur notre droite et nous entrons dans la vallée de la Thalie et de la Saône.

Fontaines, Chalon, St.-Côme, mon deuxième compagnon me quitte. Il est remplacé par un nouveau venu, qui a un grand nez comme le Père G... de la Côte Joseph, ou comme un autre que vous connaissez. Il me regarde, je pense qu'il pense la même pensée que moi.

Varennés-le-Grand, Sennecey-le-Grand, Tournus, où M. le gros nez descend, laissant le mien de nouveau.

Ah ! voici le Saône, que nous longeons sur notre droite, quelque chose comme la Seine au-dessus de Paris ; je comprends pourquoi Dieu a donné du vin à boire aux Français ayant mis dans leurs rivières une eau si troublée, si terne et si terreuse ?

Uchizy, Fleuriville, Sènoz, Macon, 20,000 habitants, et patrie du célèbre vin Macon. La nuit nous enveloppe de ses voiles, une lampe fumeuse, qui ressemble beaucoup à celle qui éclaire le char de St-Lin, projette sa pâle lueur dans mon compartiment ; dehors noir obscur. Deux heures nous séparent de Lyon, mon journal est fini pour ce soir, je ne vous parlerai pas de places que mes yeux ne voient point. Silence et méditons.

J'ai passé aujourd'hui une des plus belles journées de ma vie, tantôt récitant le bréviaire pour rafraîchir l'âme, tantôt lisant une gazette pour distraire l'esprit, tantôt lisant un bon livre pour instruire, tantôt écrivant pour converser avec vous. Je n'ai pas dit une seule parole, j'ai eu beaucoup de douces pensées. Aucune affaire n'est venue se mettre en travers de de mon repos, ce qui m'est arrivé bien rarement depuis des années. Quand la question pour laquelle je marche, se présentait à mon esprit, je la chassais tranquillement. J'ai pris toutes les mesures éloignées qu'il m'est possible pour en assurer le succès. Inutile maintenant de me casser la tête à tirer des plans. Quand je serai sur les lieux, que j'aurai vu les personnes et étudié les circonstances, je serai plus en état de faire la préparation immédiate. En attendant vivons tranquille, confiant en Dieu, et notre étoile. Je m'accote la tête sur le dossier du fauteuil bourré. Si le sommeil vient, il sera le bienvenu ; sinon je vais me perdre en une douceuse fainéantise et en des rêves dorés. Béni soit le saint nom de Dieu !

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE VI

(Suite)

Ce n'est rien, dit la Soeur en souriant, au moins ce n'est rien de dangereux. Les enfants sont en récréation et quelquefois, je dois l'avouer, elles sont un peu tapageuses. Mais je ne vous conduirai pas là ce soir, ajouta-t-elle en ouvrant une autre porte et en faisant pénétrer Henriette d'abord dans une espèce d'oratoire et de là dans une pièce intérieure où les voix joyeuses de la récréation pouvaient à peine parvenir. Là faisant asseoir la pauvre fille et enlevant avec une tendresse maternelle le châle pesant qu'elle serrait encore autour d'elle, la bonne soeur ajouta :

Je dois vous quitter maintenant, ma pauvre enfant, mais je vais envoyer une des mères qui vous apportera l'habit que les enfants portent toujours ici. Ensuite vous prendrez votre petit souper puis vous vous mettrez tranquillement au lit.

Merci, murmura Henriette d'une voix suffoquée par les larmes, mais je ne puis souper : et elle ajouta avec désespoir : Oh ! que ne puis-je mourir pour être délivrée de toutes ces misères !

Ma chère enfant, reprit avec bonté la religieuse, sans doute que vous devez en ce moment vous sentir bien malheureuse mais souvenez-vous qu'il n'y a pas de misère que Dieu ne puisse changer en joie quand il lui plaît, ou plutôt quand nous le lui permettons nous-mêmes en cessant de nous opposer à l'action de la grâce dans nos âmes. Demandez-lui cette transformation et certainement tôt ou tard il entendra votre prière. Mais ne lui demandez pas, ne désirez pas même de mourir maintenant. Oh non ! pas maintenant ! Pas avant que vous ayez pleuré un peu à ses pieds sacrés et que vous ayez entendu de ses lèvres divines la parole qu'il adressa un jour à une autre pécheresse vous le savez, oui une pécheresse, mais ne l'oubliez pas une grande sainte maintenant.

La religieuse s'arrêta et fixa un regard scrutateur sur Henriette qui demeura impassible. Sentant que c'était trop tôt pour aller plus loin elle ajouta avec douceur : Mais vous êtes trop fatiguée pour parler ; ainsi je vous recommande de vous coucher au plus tôt.

Demain nous verrons mieux ce qu'il y aura à faire.

Soeur Marie de St Anselme sortit, et Henriette ne se sentit pas plutôt seule qu'elle se cacha la figure dans ses deux mains et éclata violemment en sanglots. Au bout d'un instant une main délicate se posa sur son épaule et en levant la tête Henriette rencontra la douce et innocente figure de Soeur Marie de Ste-Agnès, penchée sur elle avec un regard de tendre compassion tandis que d'une voix douce et pénétrante comme une suave musique elle disait :

Voyez, ma chère enfant, je vous ai apporté vos habits, si vous me le permettez je vous aiderai à les prendre.

Une heure ou deux auparavant Henriette aurait, sans doute, refusé tout net mais elle était maintenant tellement brisée qu'elle n'avait même plus la force de se montrer hautaine. Il y avait d'ailleurs dans cette jeune figure de religieuse une dignité qui imposait son autorité. Henriette, comme malgré elle, se laissa dépouiller de ses vêtements et reçut en échange des fanfreluches en lambeaux qu'elle portait l'habit couleur lilas et le bonnet blanc qui constituent l'uniforme des enfants.

Maintenant, dit la jeune mère, aussitôt que cette toilette fut terminée, je vais vous conduire à l'infirmerie, où vous aurez à passer quelques jours en attendant que vous recouvriez vos forces. Mais avant de partir, il vaut autant vous le dire maintenant que plus tard, je dois vous apprendre qu'ici nous n'appelons jamais les enfants par leur propre nom. Le vôtre désormais, si vous l'agréerez, sera Augustine.

Henriette ne répondit pas. A vrai dire, c'était plutôt pour elle une consolation de savoir que pendant son séjour dans l'asile, elle allait pouvoir ensevelir jusqu'à son nom. Etre oubliée, c'était son désir, sa prière, pour elle c'était la fin de toute chose et surtout d'une vie qui ne lui était apparue dans les rêves dorés de sa jeunesse qu'à travers le rayonnement du bonheur.

L'infirmerie où l'introduisit Sr Marie de Ste Agnès était une pièce éclairée et bien aérée, contenant plusieurs lits, quelques-uns vides, d'autres déjà occupés, soigneusement séparés les uns des autres par d'élégants rideaux où le blanc et le bleu entremêlaient gaiement leurs couleurs joyeuses. A une extrémité de la pièce était un autel de Notre-Dame entouré de pots de fleurs, et à une des fenêtres pendant une cage bien fournie de mouton et de millet, où sur tous les tons et sur toutes les gammes, chantait et causait de l'aube à la nuit, un charmant serein, l'ami favori de toutes les enfants malades. Auprès de cette fenêtre gisait dans un lit une pauvre invalide sur le visage de laquelle la main de la mort avait déjà posé sa lugubre empreinte. Un peu plus loin, assise commodément dans un grand fauteuil était une personne beaucoup plus jeune et qui paraissait à la dernière période de la phtisie. Une jeune fille d'environ dix-neuf ans, avec l'uniforme de pénitente et le ruban d'Enfant de Marie, allait de l'une à l'autre, doucement, le sourire sur les lèvres, toujours prête à rendre service et ne trahissant jamais l'expression de bonheur qui rayonnait dans son œil bleu même au milieu des fatigues incessantes que lui imposait, sans l'ombre quelquefois d'une nécessité, le caprice de ses deux patientes.

Je vous amène encore une enfant, Clara, dit Sr Marie de Ste Agnès en s'adressant à cette dernière. Préparez un lit immédiatement pendant que j'irai chercher son souper. Comment vont mes deux malades ce soir, ajouta-t-elle en se penchant sur le lit de la mourante et en arrangeant ses oreillers avec la délicatesse d'une nourrice expérimentée.

Merci, mère, dit la patiente, une femme très âgée, repoussante en apparence, quoique le regard patient qu'elle jeta sur la jeune religieuse donnât un aspect momentané de beauté à ses traits durs et flétris. J'espère que je touche à la fin, car je suis fatiguée d'attendre.

Alors, Gabrielle, que la volonté de Dieu se fasse, reprit la mère. Mais qui va partir la première, vous ou bien Mélanie, ajouta-t-elle en se retournant vers la fille assise dans le fauteuil. Celle-ci ne répondit pas, mais Clara qui venait d'apporter une chaise à Henriette ajouta : Mère, je crois qu'il y aura rivalité entre les deux mais ce ne peut être une longue dispute. Ah ; que je voudrais moi aussi être aussi près de la fin.

Henriette lasse et ennuyée se laissa tomber sur la chaise que lui présenta Clara ! mais quand Sr Marie de Ste-Agnès revint quelques minutes après avec le souper, elle ne put manger. Repoussant la tasse de thé, elle dit d'une voix enrouée :

Je ne puis rien prendre, c'est impossible. Vous êtes bien bonne, mais je ne saurais manger.

Pauvre enfant, vous êtes bien fatiguée, répondit doucement la sœur ; vous serez mieux après un peu de repos. Clara a préparé votre lit, j'espère que vous allez vous y mettre de suite, ajouta-t-elle en désignant les rideaux que Clara venait d'arranger autour du lit de la nouvelle venue.

La jeune sœur se retourna ensuite pour s'occuper des deux autres malades, mais dès qu'elle vit qu'Henriette venait d'appuyer sur l'oreiller sa tête fatiguée, elle s'approcha de nouveau et murmura doucement en passant la tête dans les rideaux.

Maintenant mon enfant, je n'en vais au salut mais vous ne serez pas seule. Gabrielle et Mélanie demeurent. Que Dieu vous bénisse ; j'espère que vous dormirez profondément quand je reviendrai.

Merci, madame, répondit Henriette à voix basse.

Ah ! mais vous devez m'appeler mère, et non pas madame, dit en souriant la jeune sœur : nous sommes toutes mères ici, voyez-vous.

Mère, demanda de son lit Gabrielle, avant qu'Henriette eut pu répondre, vous ferez pour moi une prière au salut, n'est-ce pas ?

Certainement, dit Sr Marie de Ste Agnès, puis s'arrêtant auprès de Mélanie elle ajouta avec peu de tristesse. Prirai-je aussi pour vous Mélanie ?

Mais Mélanie ne répondit pas. Tournant avec humeur la tête du côté de la muraille, elle affecta de n'avoir pas entendu.

La sœur n'ajouta rien et se dirigea tristement vers la porte de l'appartement qu'elle referma derrière elle.

Deux minutes après tout rentra dans le calme et le silence au dedans et au dehors de la maison. Aucune voix ne se fit plus entendre dans les salles au dedans ou dans les jardins au dehors, et le silence de l'infirmerie ne fut plus troublé que par les plaintes périodiques de Mélanie ou par la respiration embarrassée de Gabrielle.

Henriette reposa tranquillement d'abord, mais tellement accablée

par le sentiment de sa misère qu'il lui sembla impossible qu'elle pût jamais dormir. Heureusement, ce fut l'intensité même de ce sentiment qui amena le sommeil. L'accablement, la douleur et la secousse terrible des dernières heures avaient comme engourdi à la fois les puissances de son corps et de son âme, et par degrés elle tomba dans une espèce de somnolence qui était, sinon un sommeil réparateur, au moins le repos. Elle revit dans des rêves brillants, les Indes avec le vieux château de son enfance, et les jours joyeux d'alors, comme des parcelles de vie d'un autre monde ; mais ces scènes enchanteuses étaient mêlées confusément dans son âme assoupie aux tristes événements arrivés depuis. Ses sens s'appesantirent ensuite peu à peu et ses pensées s'obscurcirent jusqu'à ce qu'enfin elle tomba dans ce sommeil lourd et profond dont elle avait tant de besoin pour se restaurer un peu.

Elle dormait profondément quand Sr. Marie de St-Agnès vint faire avant matines sa seconde visite à l'infirmerie, pour s'assurer que tout était en bon état. Sa première pensée tout naturellement fut pour Henriette ; mais ayant constaté qu'elle reposait, elle passa à Gabrielle. Cette dernière fixa sur la sœur ses deux grands yeux enfoncés dans leur orbite et indiquant du regard le lit d'Henriette, elle dit à voix basse.

Pauvre jeune fille ! je sens mon cœur malade quand je pense à ce qu'elle va souffrir quand elle s'éveillera demain à ses infortunes. Mère, ajouta-elle après une pause, voulez-vous vous approcher un peu ? j'aurais quelque chose à vous dire.

Sr Marie de Ste-Agnès se pencha sur le lit et Gabrielle murmura ces paroles :

Allez-vous être longtemps sans revenir, mère ? Mélanie semble plus agitée cette nuit ; et si comme je le crois, elle allait mourir, je crains que ce ne soit pas dans les meilleures dispositions.

Sr Marie de Ste-Agnès jeta un regard vers le lit où était Mélanie, la figure encore tournée du côté de la muraille. Je serai absente seulement trois quarts d'heure, répondit-elle ; mais votre mère Marie-de-St-Pierre sera ici ainsi que Clara et s'il y avait quelque changement notable en pis, elles pourraient venir me chercher.

Pendant qu'elle parlait, elle se dirigea vers Mélanie dont elle tâcha d'arranger les oreillers. Celle-ci parut d'abord vouloir résister, mais changeant soudainement de parti, elle s'assit droit dans son lit et dit d'un ton résolu :

Abère, je veux m'en aller. Je ne veux pas mourir ici et je veux partir.

Que voulez-vous dire, mon enfant, répondit la sœur étonnée ?

Mélanie fit un effort pour respirer, ses joues s'enflammèrent de colère, et d'un ton plus haut et encore déterminé elle répéta :

Je veux m'en aller, voilà ce que je veux dire, je partirai entendez-vous !

Mais Mélanie, reprit la jeune sœur en s'asseyant à côté du lit, vous savez bien que vous ne le pouvez pas ; vous êtes par trop malade maintenant pour pouvoir partir en sécurité.